

Article

« Y aurait-il deux Friedrich Ratzel? »

Charles Hussey

Cahiers de géographie du Québec, vol. 37, n° 101, 1993, p. 435-440.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/022375ar>

DOI: 10.7202/022375ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Y aurait-il deux Friedrich Ratzel?

Charles Hussy

Département de géographie
Université de Genève
Suisse

La vie et l'oeuvre de Friedrich Ratzel sont peu connues des géographes contemporains, sinon par clichés ou à travers le prisme déformant de la géopolitique. Une traduction contestée de *Politische Geographie* (seconde édition, 1903) fournit l'argument d'une discussion brève, en forme de réponse à l'accusation de révision «dégermanisante», sur un auteur dont on soupçonne à peine, de nos jours, ce qu'il a pu apporter à la géographie.

Approcher la vie et l'oeuvre d'un des fondateurs des sciences humaines signifie qu'on jette sur lui, nécessairement, un certain regard. Mais quand s'y ajoutent des distances linguistique, idéologique et temporelle (de trois quarts de siècle), on fait un exercice qui relève peu ou prou de la réinvention. Ainsi, par exemple, il est certain que l'auteur de *Politische Geographie* a connu dans l'aire francophone un sort ambigu, mélange de refus suite au traumatisme d'une guerre conquérante, de répugnance envers une pensée géographique transmise de manière caricaturale et de fascination pour la «géopolitique» (R. Kjellen, 1916), pseudo-discipline référée à un auteur disparu 12 ans avant son émergence et qui n'en a jamais prononcé le nom.

Si le refus et la répugnance datent du début du siècle et évoquent des débats partiellement dépassés, le recours à Ratzel comme précurseur d'une nouvelle attitude de pensée pose un problème de double identité: l'ambiguïté porte en effet sur un Ratzel «forger» de concepts, d'un côté, idéologue (malgré lui) de l'État totalitaire, de l'autre, un Ratzel géographe et un Ratzel géopoliticien. On peut sans peine admettre qu'il ait lui-même incarné une telle ambivalence, tout en prenant le parti de considérer plus attentivement un profil ou l'autre; mais contester qu'il en ait un second n'est pas tolérable. Il est réducteur de se référer à lui à travers le prisme haushoférien, par une sorte de filiation ascendante, en exaltant certains principes ratzéliens constitutifs de perversions géopolitiques, au détriment d'idées fondatrices que l'on doit à Ratzel sur le terrain de la réflexion géographique. Notre propos tente brièvement de retracer le parcours et l'oeuvre du maître de Leipzig, pour souligner la convergence d'un système de pensée, certes marqué par son temps, et des questions de géographie qui font la vitalité de notre discipline et qui invitent au débat sans parti pris et sans exclusion.

PARCOURS DE VIE ET DE PENSÉE DE RATZEL

Issu d'un milieu modeste de Karlsruhe, en 1844, le jeune Friedrich fait un apprentissage de pharmacien, ce qui l'amène une année en Suisse, au bord du lac de Zurich. Insatisfait et avide de connaissances, il doit à sa seule énergie d'accomplir un premier parcours académique jusqu'au doctorat en philosophie, avec mention en sciences naturelles, à l'âge de 24 ans. Des débuts journalistiques prometteurs lui permettent de visiter plusieurs pays d'Europe, jusqu'à la guerre de 1870, dont il sort décoré mais blessé à l'ouïe. C'est à Munich qu'il parachève ses études de zoologie et de là qu'il reprend ses voyages, découvrant l'Amérique centrale et la Californie. Le retour en Allemagne, en 1875, marque un changement d'orientation; désormais il est à Munich professeur de géographie, déclinant l'offre qu'on lui fait à Leipzig de succéder à Oskar Peschel, tout comme celle de diriger les *Petermanns Mitteilungen*; il se lance dans la publication scientifique et littéraire. À l'été 1886, il succède pourtant à Ferdinand von Richthofen sur la chaire de géographie de Leipzig, qu'il occupera pendant 18 ans, et de laquelle il publiera ses 5 ouvrages majeurs: *Völkerkunde*, *Anthropogeographie*, *Politische Geographie*, *Erde und Leben*, *Naturschilderung*. Son enseignement, son séminaire de géographie lui attirent d'Allemagne et de lointains pays une foule d'étudiants, qui lui manifesteront un vif attachement. Il succombe en août 1904 à une attaque cardiaque, devant sa résidence d'Ammerland, face aux Alpes.

L'invention d'une géographie comme science de l'homme, sur la base des sciences de la nature, résume le parcours scientifique de F. Ratzel. À partir de 1869, il écrit *Sein und Werden der organischen Welt* («Être et devenir du monde organique»), mais, suite au périple américain de plusieurs années, il s'intéresse moins au domaine naturel (*Naturgebiet*); sa dissertation doctorale sur les migrations chinoises vers le Nouveau Monde est un prélude à un ouvrage sur les États-Unis, qui fait référence. Reprenant l'héritage de Karl Ritter, il projette le regard anthropogéographique de l'*Erdkunde* sur les peuples historiques, pour découvrir bientôt le «domaine étatique» (*Staatsgebiet*). Une idée nouvelle lui viendra, en effet, dans l'écriture de *Politische Geographie*, «oeuvre éminemment stimulante, bien que pas toujours facile à comprendre», note Viktor Hantzsch dans la nécrologie qu'il signe, en 1904, dans le *Biographisches Jahrbuch*. Vers 1895, Ratzel se met à envisager l'État non comme un agrégat d'individus commun aux sociétés animales, mais comme un être nouveau ancré au sol. Dans un climat hégélien qui fait de l'État la «réalité en acte de l'idée morale objective», l'idée politique se détache et se distingue du caractère ethnohistorique reconnu aux peuples dans la tradition de l'*Erdkunde*. Par l'intervention d'un principe explicatif, le pouvoir étatique, la géographie politique de Ratzel formule explicitement et réalise, dans le contexte territorial, le projet des sciences de l'homme, qui est de rendre compte de réalités historiques, plutôt que de réalités naturelles. Ainsi, l'État connaît la naissance, l'apogée et le déclin, phases qui demeurent liées de façon nécessaire à un sol donné: nécessaire, mais non suffisante, souligne Claude Raffestin (1988), pour qui «Ratzel n'est pas à redécouvrir; il est tout simplement à découvrir».

LES «DEUX» PROFILS DE RATZEL

Ratzel a oeuvré sur tous les chantiers du savoir géographique, y compris l'histoire de la pensée géographique. Par ses relations, il suivait l'exploration des terres d'Afrique comme des deux pôles, reformulant la notion antique d'œkoumène. À côté des 18 volumes et des 500 articles de sa bibliographie, on a dénombré plus de 700 notes, critiques et recensions d'ouvrages, témoignant d'un esprit fidèle à quelques idées directrices, excluant toute attaque personnelle ou correction dérisoire. Il s'est toujours tenu dans ses propos à une attitude de critique scientifique, y compris dans ses écrits pour la presse et divers périodiques (comme les fameux *Grenzboten*), y compris dans sa «préhistoire de l'homme européen» de 1874 ou dans ses quelques articles sur l'origine aryenne, vers la fin de sa vie.

De par sa formation initiale et sa démarche intellectuelle, F. Ratzel reste avant tout un biogéographe; son *Lebensraum* (sous-titré «Une étude biogéographique», 1901) entend défendre la théorie darwinienne de l'évolution et la pensée de Malthus, dans la perspective du rôle essentiel du sol. Il parachève son oeuvre, un an avant sa mort, en publiant *Die Erde und das Leben* («La terre et la vie»), intégrant comme une partie scientifique la géographie humaine. Plus encore, son ambition avouée était de promouvoir une culture esthétique et littéraire dans les couches populaires; d'où le bref essai *Über Naturschilderung*, paru quelques semaines après sa mort. D'où également des publications posthumes, recueils de notes retraçant son itinéraire intérieur.

Ainsi donc, prétendre que son dessein a été d'esquisser une géographie «nomothétique» n'est pas réducteur, si l'on ajoute aussitôt qu'un projet plus large le poussait sur un terrain d'homme public, de presse et de lettres, ainsi que d'esthète amoureux de la nature et de citoyen inconditionnel de l'Empire et de la nation allemande. Il a assumé pleinement son rôle d'intellectuel au service de son pays; patriote dans ses engagements, il s'est senti responsable de la formation de toute une génération d'enseignants de Saxe, à laquelle il laissa des écrits, conçus en commun lors de longues randonnées par monts et par vaux. Il passait pour un libéral modéré peu militant sur le plan politique, mais défendait avec passion l'idée d'une grande puissance allemande. Homme plutôt de droite à la fin de sa vie, doublé d'un fidèle du culte évangélique un peu séparatiste, à la manière souabe, Ratzel apparaît finalement comme une personnalité multiple d'une étonnante diversité d'intérêts et d'une grande productivité.

RATZEL «ÉDULCORÉ»

La revue *Espace géographique* publiait à la fin de 1990 une page intitulée «Une nouvelle traduction de Ratzel», signée par Pierre Riquet de l'Université Paris I. Ayant mentionné tout d'abord une traduction parue chez Fayard en 1987 dans la collection «Géopolitiques et Stratégies», Riquet se livre au procès en règle de la qualité de celle de 1988 (éditée par ERESA Anthropos et diffusée par Économica) et de ses intentions. Conciliant, sinon bienveillant, envers la publication de Michel

Korinman et de François Ewald (1987) chez Fayard, il s'applique à dénoncer la trahison perpétrée dans notre livraison de 1988, un volume qu'il qualifie de «peu honnête» et «décidément raté», accuse de «tromperie sur la marchandise» et considère comme une «version édulcorée», dans laquelle une volonté inavouée de «dé-germaniser» un texte de cette importance aurait servi de critère implicite pour l'expurger. Autrement dit, à la différence du choix de textes paru chez Fayard, la traduction proposée par les Éditions régionales européennes (le mot européennes manque dans la citation) est présentée comme une réduction, bien évidemment quant à l'ampleur et, du même coup, mais c'est «beaucoup plus grave», quant à la portée historique de l'ouvrage. La prestation de Korinman et Ewald (1987) est jugée tout au plus médiocre; celle de Genève (Hussy et Rusch, 1988) semble proprement inacceptable. Il est vrai qu'elle a pu apparaître, vue avec du recul, doublement périphérique, écartée du sens qu'il convient de donner à la pensée de Ratzel dans la tradition française et écartée d'un centre qui se voudrait à même d'en juger... c'est tout au moins le sentiment que font naître la forme et le fond d'un discours peu enclin à l'usage du point d'interrogation.

On ne peut que plaider coupable face au grief de la sélection. Cependant l'une et l'autre traductions se déclarant partielles, il eût été correct de leur appliquer un même critère de jugement, de montrer les risques, d'un côté comme de l'autre, de la sélection et d'appeler plutôt, quand on se dit assoiffé de Ratzel et qu'on est soi-même traducteur, des traductions intégrales dont l'inexistence, s'agissant de Ratzel, ne doit rien au hasard. Donc, en fait, la critique de Riquet porte de façon explicite sur une interprétation qui le dérange. Une fois de plus, la lecture de Ratzel aura suscité la querelle et la polémique. Si l'on disposait aujourd'hui d'une traduction complète des 850 pages de l'original en allemand dans sa dactylographie serrée, augmentée encore de notes sémantiques, soit environ 1 000 pages en français, en irait-il autrement?

Il serait dérisoire de vérifier la proportion contestée et mystérieuse du texte que, selon Riquet, nous prétendons avoir restituée; la préface indique que «ramener 600 des 850 pages à 350 pages en français revient certes à trancher dans le discours». Des trois parties qui regroupent, en tiers grossièrement égaux, les neuf sections du livre, la première est restituée intégralement, car elle contient l'ossature théorique. Les sections 4 à 6 (deuxième partie), qui développent trois concepts (position, étendue et frontière), sont traduites avec des coupures, lesquelles cependant ne nuisent pas à une compréhension suivie. Les trois dernières sections, considérées comme des compléments à l'argument central du livre, sont totalement absentes, renvoyées à une publication ultérieure. Ce genre d'aveu, exprimé dans une préface, ne peut se faire sans un sentiment de regret et de frustration, que Riquet ne s'est pas fait faute de travestir en «vaine précaution». En réalité, notre souhait de traduction intégrale n'a pas trouvé preneur et le volume final même a vécu les avatars d'un changement d'éditeur. Si quelque mécène accepte de promouvoir une traduction complète, sans hésitation nous relevons le défi dans un délai de réalisation d'un an et demi à deux ans.

Un autre grief porte sur le choix des figures, dont bon nombre ont été omises suite à l'omission des pages qu'elles accompagnaient, sans considération de

leur idéologie sous-jacente ou de leurs «accents nationaux». Et quant à dire quelles étaient «les plus gratuites» aux yeux de Ratzel...

Le traducteur, Pierre Rusch, fait profession en France de philosophie et de philologie allemandes. Son apport ne s'est pas limité à produire un sens littéral; d'un commun accord, des équivalences de termes entre allemand et français ont été admises et conservées au fil du travail, ce qui est le propre de la collaboration. Cela dit, *Verkehr* ne se laisse pas traduire par un mot français unique et, si «commerce» implique ou contient «circulation», l'inverse n'est pas vrai; donc le choix du mot latin «commerce», avec ses résonances de friction spatiale, ne s'est pas opéré au hasard. Quant à *Raum*, Michel Serres répéterait ici, comme dans le *Passage du Nord-Ouest* (Serres, 1980): «Or, que savons-nous aujourd'hui de l'espace?», raison pour laquelle j'ai préféré personnellement l'«étendue». La cinquième section de *Politische Geographie* traite de ce concept, qui recouvre une extension de l'État par croissance différentielle et qui fait suite à *Lage*; une position évoque en effet, au plan du signifié territorial, la relation de pouvoir. Ces choix sémantiques, systématiquement contraires à la lettre ou à l'esprit de Pierre Riquet, font conclure à celui-ci que «Ratzel n'a pas de chance».

RATZEL À DÉCOUVRIR

Malchanceux Ratzel? Oui, si l'on se place du côté des lecteurs que l'on se dispute pour leur montrer tantôt un «idéologue géopoliticien» (à titre posthume), tantôt un scientifique pur de toute implication dans la montée allemande. Non, si l'on songe à la découverte qu'en feront enfin les générations futures. Car Pierre Riquet demande «ce que le lecteur français a entre les mains». Il admettra certainement qu'oubliant ce léger lapsus nous nous adressions au lecteur francophone et lui suggérons un premier, trop bref, trop partiel, mais non partial retour aux sources de la géographie politique. Au sein de l'université suisse romande, un groupe genevois s'apprête d'ailleurs à livrer les résultats d'une recherche approfondie sur les sources de la géopolitique.

Les *Cahiers de géographie du Québec* avaient, de leur côté, publié une critique de cette traduction de *Politische Geographie*, critique dont l'auteur reconnaissait que, «grâce à elle, nous disposons de suffisamment de matière pour approcher la composition théorique de Ratzel», concluant: «La conception de Ratzel forme donc un tout. S'acharner à en extraire des thèmes-choc comme celui de l'expansion et de la guerre, repris notamment par ceux qui voient dans *Politische Geographie* un texte fondateur pour la géopolitique, conduit inévitablement à en pervertir l'esprit [...] ce choix de textes offert aux lecteurs francophones équivaut en quelque sorte à redonner la parole à Ratzel. Depuis le temps qu'on parle à sa place...» (Bergevin, 1989, pp. 59-66).

SOURCES CITÉES

- BERGEVIN, Jean (1989) À propos de la géographie politique: la parole est à Friedrich Ratzel. *Cahiers de géographie du Québec*, 33(88): 59-66.
- HANTZSCH, Viktor (1904) Friedrich Ratzel. In *Biographisches Jahrbuch und Deutscher Nekrolog*. Berlin, IX Band, pp. 144-152.
- RATZEL Friedrich (1987) *La géographie politique. Les concepts fondamentaux*. Choix de textes et traduction de l'allemand par François Ewald. Avant-propos de Michel Korinman. Paris, Fayard, 220 p.
- (1988) *Géographie politique*. Traduction de Pierre Rusch. Direction scientifique et préface de Charles Hussy. Postface de Claude Raffestin. Lausanne/Genève, Éditions régionales européennes S.A., 385 p.